

LES ALÉAS DU CATASTROPHISME ¹

Philippe Pelletier

Au début des années 1970, quand je commençais mes études de géographie, à l'époque où, soit dit en passant, certains scientifiques et écologistes nous parlaient du refroidissement de la planète pour cause de pollutions, l'un de mes profs, biologiste, nous a fait un cours sur l'état de la végétation dans la Basse-Romanche, entre Livet-Gavet et Rioupéroux (Isère). Des études ont été effectuées et des photos en infrarouge ont été prises de la forêt. Vous croyez que celle-ci, quoique encore verte, se porte bien ? Eh bien non, nous expliquait-il, elle est cliniquement morte. Dans vingt ou trente ans, il n'y aura plus rien. Et c'est trop tard, on ne peut rien y faire.

J'avais été très impressionné car c'est un endroit que je connaissais. Quand j'y passais par la suite pour randonner en montagne, je me disais : c'est incroyable, c'est vert, on croit que c'est vivant, mais non, c'est déjà mort, et les gens autour font comme si de rien n'était !

Près de quarante ans plus tard, la forêt se porte bien autour de Rioupéroux. À la place d'un désert de troncs décatis et d'aiguilles mortes, il y a des arbres partout. Certes, les usines de métaux spéciaux qui polluaient la vallée ont ralenti leurs activités, ou carrément fermé entre-temps. Mais où est passée la « mort clinique » de cette forêt malgré tout ?

Il faut bien dire que cette histoire m'a laissé quelque peu sceptique sur les affirmations scientifiques, le langage alarmiste et les compétences de certains...

¹ *Monde libertaire* n° 1518.

De Rioupéroux à Entropia

Dans le dernier numéro d'*Entropia*, « revue d'étude théorique et politique de la décroissance », Serge Latouche, théoricien et leader du Parti de la décroissance, rapporte l'anecdote de ce voisin en Ariège qui traite son jardin avec des produits chimiques² (1). Extraits de l'échange :

Serge Latouche : « Vous savez que ça contient toutes sortes de saletés dangereuses pour vous et pour l'environnement ? »

Réponse du voisin : « Oh ! De toute façon, avec tous les produits toxiques qui se baladent, c'est foutu. Ce n'est pas ça qui va changer grand-chose. Alors, on ne va pas s'embêter. »

Et Latouche de conclure : « Inutile d'expliquer à ce consommateur passif que si l'on tient absolument à désherber, il existe des moyens mécaniques ou thermiques parfaitement efficaces (...). C'est sans doute en pensant à ce renoncement à la résistance, à cet abandon à la pente de la facilité que l'on retrouve, à tous les niveaux de la société, depuis ce « brave homme » jusqu'au technocrate conseiller du prince (de droite comme de gauche), que Georges Bernanos disait que le réalisme est la bonne conscience des salauds ».

On peut apprécier le constat de Bernanos, bien que je me méfie toujours de celles et de ceux qui nient la « réalité ». C'est une notion certes philosophiquement problématique, mais rappelons-nous ces communistes qui s'évertuaient à nier la « réalité » du stalinisme et du goulag (celle du « socialisme réel » comme ils disaient), surtout si les descriptions étaient rapportées par des gens dits de droite. Quant à l'anecdote racontée par Latouche, j'en tire personnellement une conclusion différente.

Je mets de côté une certaine condescendance chez Latouche envers les « braves gens » (les « petites gens » ?) et le

² LATOUCHE Serge (2008) : « Pour une relocalisation de l'utopie ». *Entropia, revue d'étude théorique et politique de la décroissance*, 4, p. 152-162, p. 153.

« consommateur passif » (en fait, il est actif car il participe au fonctionnement du marché, mais vivent les consommateurs actifs, conscients, éclairés et avant-gardistes !). En ce qui concerne la formule du « si on tient absolument à désherber », avec ce genre de raisonnement, où tout réside dans un « absolument » plein de saveur, l'humanité en serait encore réduite à ramasser des baies et des coquillages s'il avait été appliqué depuis le Néolithique.

Pour moi, la réaction de ce voisin relève du « après moi le déluge », une attitude que j'évoquais dans un article précédent³. Or c'est une conséquence directe du discours catastrophiste qui annihile, par sa force, sa violence et sa prétention à l'inéluçtabilité même, surtout s'il est matraqué par des scientifiques ou des pseudo-scientifiques, l'individu – et *in fine* la société – en le poussant à se sentir dépassé, dépossédé, impuissant. On peut gloser à perte de vue sur le manque de conscience (l'inconscience ?) de ce voisin, sur son « individualisme égoïste », sa cécité, on constate qu'il est malgré tout au courant de la situation « catastrophique », et qu'il réagit à sa façon.

Autrement dit, le catastrophisme qui nous est assené à longueur de medias, de colloques et de sermons apparaît tel qu'il est dans son résultat : inopérant, inefficace, pire même, contre-productif puisque le citoyen réagit à l'inverse de ce qui est attendu de lui, et qu'il accentue lui-même la crise ! À croire, d'ailleurs, que cette politique du pire est l'objectif voulu ?

Bien sûr, en lisant ces lignes, certains réagiront : c'est fou, comment peut-on nier les pollutions, les dégradations de l'environnement, les dangers qui nous guettent ? Comment peut-on critiquer ceux qui, précisément, nous alertent sur tout cela ?

Sans cesser de m'étonner sur le soudain abandon du sens critique que cela supposerait, il ne s'agit pas, une fois encore,

³ *Le Monde libertaire*, n° 1478, du 26 au 23 mai 2007, p. 15-17.

de nier les dégradations de l'environnement, même si l'appauvrissement de certains sols, la pollution des eaux et de l'atmosphère ici et maintenant (et pas dans cent ans), ou la raréfaction de certaines espèces halieutiques me paraissent infiniment plus préoccupants qu'une hypothétique élévation de la température d'ici un siècle.

Mais c'est exactement comme lorsqu'on émet des doutes sur l'émancipation individuelle et sociale promise par le dalaï-lama, cet « océan de sagesse » (tel est son nom) : il ne s'agit pas pour autant de soutenir le régime chinois ! Un peu comme au début des années 1980, où nous étions quelques-uns à nous interroger sur les bondieuseries de Lech Walesa et le noyautage du syndicat Solidarnosc par le Vatican : il ne s'agissait pas non plus de soutenir le dictateur Jaruzelski, et pourtant c'est tout juste si nous ne passions pas pour des traîtres ! On voit aujourd'hui le résultat en Pologne...

Le catastrophisme est une position idéologique et politique

C'est parce qu'il faut essayer d'être réaliste, non pas pour adhérer à tout ce qui existe – de ce point de vue, le discours très religieux, au fond, sur la vie, la biodiversité, et tout ce qui est bio quelque chose, bref cette philosophie vitaliste qui remonte au début du XX^e siècle et qui a alimenté *nolens volens* les idéologies fascistes pousse à la circonspection – mais pour partager la pensée d'Albert Camus écrivant dans *L'Homme révolté* que le nihiliste n'est pas celui qui croit en rien mais celui qui ne croit pas en ce qui existe, qu'il importe de réfléchir sur le sens du catastrophisme.

Le catastrophisme n'est pas seulement une position philosophique ou analytique. C'est une posture idéologique, et par conséquent politique. Ce n'est pas non plus quelque chose de nouveau. Il a un sens historique. Les religions monothéistes

ont historiquement bâti leur pouvoir spirituel et temporel sur lui, à coups d'annonces de malheur « au cas où », de « si jamais si », de nuages de sauterelles, de Déluge, d'Apocalypse (lire l'Évangile selon Jean ou, à défaut, réécouter le très bel album 666 d'Aphrodite's Child), de fin du monde, de millénarisme, de Paradis perdu et d'Eden futur, un jour peut-être ou dans mille ans.

C'est le fonds de commerce des prophètes et des gourous qui ne vivent que de cela depuis Abraham et Moïse, qui font peur aux gens pour mieux les rassurer, et les tenir. Des millions d'êtres humains les croient encore. Quant aux sociétés industrielles plus ou moins laïcisées en surface, elles ont trouvé dans le catastrophisme écolo une nouvelle version de ces prédications. Notons d'ailleurs que bien souvent, les partisans de la décroissance ou de l'écologie profonde sont souvent des croyants, des protestants généralement, ou bien se situant dans le sillage de personnes religieuses⁴. Libres à eux d'avoir leurs convictions, mais ne nous empêchons pas de remarquer que celles-ci gardent souvent une articulation métaphysique ou carrément religieuse. Il ne manque plus que la déesse Gaïa pour couronner logiquement le tout.

⁴ Jacques Ellul et Bernard Charbonneau, critiques de la société technicienne, sont à relire dans leur rapport avec le protestantisme. Dans ce même numéro d'*Entropia* consacré à « Décroissance et utopie », plusieurs articles sont signés par des dominicains. Les références qui parsèment le numéro renvoient à de nombreux auteurs, dont Fourier, Marx, Arendt, Illich. Mais, à part une ou deux exceptions (Castoriadis ?), rien en 224 pages sur les anarchistes qui ont pourtant pas mal réfléchi, et écrit, sur la question de l'utopie ! En revanche, on y trouve l'expression de « socialisme utopique » dans le sens que lui a donné Marx, c'est-à-dire avec une volonté de discréditer, par ce terme même considéré dans un sens négatif, les théoriciens socialistes qui pouvaient lui faire de l'ombre, n'hésitant pas à mettre abusivement dans le même sac des penseurs aussi différents que Cabot et Proudhon. Un siècle et demi après, le travail disqualifiant de Marx se poursuit...

Le catastrophisme existe aussi dans le marxisme, et dans les mouvements politico-sociaux se réclamant du marxisme, cet ex-« nouvel opium du peuple » dont les affirmations aux allures scientifiques ne manquaient pas de prophétisme, sur fonds d'un sens linéaire de l'histoire et de son inéluctabilité. La « baisse tendancielle du taux de profit », supposée entraîner « la paupérisation de la classe ouvrière », devait faire tomber le capitalisme dans les plus brefs délais et faire triompher ipso facto le prolétariat !

Traduit en termes gauchistes, la révolution était pour demain. En ces temps de « commémoration de Mai 68 » (défense de rire !), il est recommandable de relire les délires des théoriciens trotskistes, maoïstes et autres de l'époque qui nous démontraient quasi scientifiquement l'imminence de la révolution. Ceux qui ont cru ces leaders, souvent malins, il faut bien le dire, mais pas toujours plus marrants que les gourous de la décroissance, n'ont eu pour effet que de leur donner un marche-pied leur permettant de faire des carrières politiques ou autres⁵.

De l'histoire ancienne, des choses anecdotiques ? Pas du tout. Car ces postures, que je relie au catastrophisme, ont deux implications théoriques et pratiques, jusque sur le terrain

⁵ À cet égard, et soit dit en passant, le livre de Frank Fernandez sur l'anarchisme à Cuba, qui nous montre comment les castristes ont liquidé les anarchistes, est une belle réponse à un Daniel Cohn-Bendit qui, lors du congrès de Carrare de l'Internationale des Fédérations Anarchistes en 1968, insultait les camarades cubains qui protestaient contre leur répression, et ceux qui les soutenaient comme Maurice Joyeux, en les traitant d'agents de la CIA. FERNANDEZ Frank (2004) : *L'Anarchisme à Cuba*. Paris, Éditions CNT-RP, 238 p. La revue *Guangara Libertaria* animée par Frank Fernandez et ses compagnons, qui avaient eu l'audace de déshabiller l'icône guévariste, était bannie dans certains secteurs du mouvement libertaire jusque dans les années 1980. La cassette qui a enregistré les débats du congrès de l'IFA en 1968 a été éditée. Réécoute édifiante.

militant, deux implications que je considère comme néfastes pour l'émancipation tant individuelle que sociale.

Deux erreurs fondamentales d'analyse

La première est l'affirmation selon laquelle le capitalisme court à sa perte sous le poids de ses propres contradictions, que ce soit par désastre économique (version marxienne), par catastrophe écologique (version écologiste) ou par un mélange des deux (vulgate actuelle). Cette théorie est radicalement fautive. Les capitalistes ont démontré que des millions de morts – de faim, de guerre, d'irradiation, de génocides, de massacres, de désertification – n'ont pas empêché la perpétuation de leur système. Bien au contraire, ce sont ces « catastrophes » qui, telle une bonne purge pour assainir le marché ou liquider des révoltés en puissance, assurent sa reproduction. Le capitalisme peut avoir de beaux jours devant lui.

Sur le plan écologique, il trouvera des solutions. Il les a déjà d'ailleurs en mains, que ce soit pour les matières premières, les énergies renouvelables ou les bonds technologiques. La concurrence entre entreprises et États-nations est farouche dans ce domaine. Il y aura, comme il y en a déjà, des morts, surtout de malnutrition, de faim, de manque d'eau potable ou d'irrigation. Mais les capitalistes ne scieront pas la branche sur laquelle sont assis leurs profits, et leur propre existence. Et comme le capitalisme n'est pas un système d'extraterrestres venus d'une autre planète, les aspirations humaines au progrès l'aident parce que, au départ comme à l'arrivée, les êtres humains veulent du mieux être, même si le capitalisme détourne cette aspiration.

Il y a une véritable perpétuation, un fil conducteur malgré certaines apparences contraires, entre le discours marxiste et le discours écolo-catastrophiste. Tous les deux se trompent dans leur analyse non seulement du capitalisme mais aussi de la

société, de l'humain. C'est en tout cas un point de débat qu'il faut soulever sous peine d'être à la remorque de certains théoriciens.

La deuxième implication du catastrophisme se situe sur le terrain militant, c'est la politique du pire. De croire ou de faire croire que le pire est arrivé, qu'il va arriver, et s'il tarde, on s'arrange pour l'accélérer. Les communistes l'ont amplement pratiqué, avec les méthodes et le succès que l'on sait. Les gauchistes en ont presque fait une position de principe, fondée sur le jusqu'au-boutisme, sachant que leurs dirigeants savent toujours tirer leur épingle du jeu même dans la défaite des luttes menées avec ardeur. Mais combien de désillusions pour des militants qui les croyaient ⁶ ?

La politique du pire en matière écologiste consisterait à refuser la moindre réforme, le moindre progrès (ouh, le vilain mot), à tout critiquer, souvent en vrac (un jour les éoliennes et les biocarburants sont tendance, le lendemain ils sont maudits), en attendant le grand soir alternatif, ou bien, dans un savant dosage, en choisissant de privilégier les gestes quotidiens du « consommateur actif » et conscient.

Bien entendu, il ne s'agit pas de dénigrer ou refuser ceux-ci, bien au contraire. Le paradoxe, c'est que, comme pour l'augmentation des salaires sous le régime fordiste réclamée par des syndicats réformistes mais néanmoins combatifs, cela conforte une certaine forme de capitalisme. Et alors ? Il vaut mieux vivre dans la merde en attendant l'hypothétique effondrement de celui-ci ?

⁶ En ce sens, le slogan selon lequel « seule la lutte paie » peut être trompeur car il n'est pas toujours avéré dans ses résultats, ceux que l'individu finit toujours par voir de lui-même. Ou alors il faut bien s'entendre sur les termes.